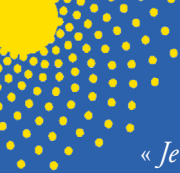


# Matt Haig

## UNE VIE IMPOSSIBLE



NA  
MI



« Je sais que vous ne comprendrez pas que j'aie choisi de vous léguer cette maison. Mais faites-moi confiance : si je vous expliquais comment j'ai su que vous étiez la légataire idéale, vous me croiriez folle. »

Professeure de mathématiques à la retraite, Grace Winters vit seule dans son pavillon depuis le décès de son mari. Une existence ennuyeuse rythmée par ses rendez-vous chez le médecin. Alors, quand une collègue perdue de vue une quarantaine d'années auparavant lui lègue une maison à Ibiza, elle embarque pour les Baléares sans vol retour.

Des plages dorées paradisiaques aux mystérieux îlots surgissant de l'océan, Grace cherche des réponses : pour quelle raison Christina lui a-t-elle laissé cette maison ? Et pourquoi lui a-t-elle écrit qu'elle n'en avait plus pour longtemps quand sa mort semble avoir été accidentelle ? Alors que ses interrogations et ses doutes grandissent, Grace découvre une histoire qui dépasse la logique, une vérité impossible qui va remettre en question tout ce que son esprit cartésien lui a inculqué...

Dans ce nouveau roman, Matt Haig nous offre une folle aventure d'espoir et de résilience, portée par une plume aussi mordante qu'addictive.

.....

Né en 1975 en Angleterre, Matt Haig est journaliste et écrivain. Traduit dans 54 pays, il est l'auteur de plusieurs best-sellers internationaux qui ont bouleversé les lecteurs du monde entier, dont *La Bibliothèque de Minuit*, vendu à 9 millions d'exemplaires, *Rester en vie* et *Les Radley*.

Traduit de l'anglais par Laurent Bury

ISBN : 978-2-493816-62-7



9 782493 816627

22,00 euros

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : © Louise Cand

Illustration : © Jim Tierney





Symbole du mouvement perpétuel de la vie, *Nami* signifie vague en japonais. C'est aussi la maison d'édition qui donne vie à une littérature de l'intime. Une littérature qui nous parle de nos joies, de nos peines, de nos défis et de nos choix.

À travers des romans français, francophones ou étrangers, nous vous invitons à célébrer à nos côtés l'inimitable pouvoir de la littérature et à découvrir des plumes uniques, de nouveaux horizons et des personnages en quête d'eux-mêmes.



UNE VIE  
IMPOSSIBLE

Titre original : *The Life Impossible*

Copyright © Matt Haig, 2024

Tous droits réservés.

Publié avec l'accord de Canongate Books Ltd, 14 High Street, Edinburgh  
EH1 1TE

Traduit de l'anglais par Laurent Bury

Épigraphe de Jorge Luis Borges dans *Borges on Writing*.

© 1973, Jorge Luis Borges, Norman Thomas di Giovanni, Daniel Halpern, Frank  
McShane.

Avec l'autorisation de The Wylie Agency (UK) Limited.

Promised Land écrit par Joseph Lorenzo Welbon (Joe Smooth)

© 1987 Picadilly Music Corp / Kassner Associated Publishers Ltd

Reproduit avec autorisation. Tous droits réservés.

Extrait de l'interview de Richard Feynman, "The Smartest Man in the World"  
dans *Omni Magazine*. Reproduit avec l'autorisation de Michelle Feynman &  
Carl Feynman.

Pour la traduction française :

© Nami, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-493816-62-7

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

### **Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !**

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion  
et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos  
ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Matt Haig

UNE VIE  
IMPOSSIBLE

Roman

*Traduit de l'anglais par Laurent Bury*

**NA  
MI**





*À l'île d'Ibiza et à ses habitants.*



*La réalité n'est pas toujours probable, ni vraisemblable.*

Jorge Luis Borges

*When the angels from above,  
Fall down and spread their wings like doves;  
As we walk, hand in hand,  
Sisters, brothers, we'll make it to the promised land.*  
Joe Smooth, *Promised Land*



*Chère Mme Winters,*

*J'espère que mon courriel ne vous dérangera pas. Vous vous souvenez peut-être de moi. Vous m'avez enseigné les mathématiques à Hollybrook. J'ai maintenant vingt-deux ans et je suis en dernière année à l'université. J'étudie les maths, vous serez sûrement ravie de l'apprendre !*

*Pendant les vacances de Pâques, j'ai croisé M. Gupta en ville, je lui ai demandé de vos nouvelles, et il m'a tout expliqué. Je suis désolé que vous ayez perdu votre mari. M. Gupta a dit que vous vous étiez installée en Espagne. J'ai une grand-mère qui est repartie pour Grenade, où elle n'était plus retournée depuis l'âge de sept ans, et elle y a trouvé le bonheur. J'espère que vous êtes heureuse de votre déménagement.*

*J'ai moi aussi connu un deuil récemment. Ma mère est morte il y a deux ans, et j'ai ensuite traversé une période de dépression. Je ne m'entends pas avec mon*

père et j'ai du mal à me concentrer sur mes études. Ma sœur (vous vous rappelez peut-être Esther) a encore plus besoin d'aide, à présent. J'ai négligé ma petite amie et elle a rompu avec moi. Et il y a eu d'autres problèmes. Continuer me paraît parfois bien difficile. C'est comme si ma vie était déjà écrite alors que je suis jeune, comme si tout était connu d'avance. Toute cette pression m'empêche parfois de respirer.

Je suis dans un schéma, comme un motif chiffré, une suite de Fibonacci - 0, 1, 1, 2, 3, 5, 8, 13, 21, etc. Comme dans cette suite, plus j'avance, moins les choses deviennent surprenantes. Mais au lieu de m'apercevoir qu'on obtient le nombre suivant en ajoutant les deux précédents, je me rends compte que tout est déjà décidé pour moi. En vieillissant, à mesure que les nombres s'accumulent, le modèle devient plus prévisible. Et il n'y a pas moyen d'y échapper. Autrefois, je croyais en Dieu, mais aujourd'hui, je ne crois plus en rien. J'étais amoureux, mais j'ai tout gâché. Parfois je me déteste. J'abîme tout. Je me sens constamment coupable. Je bois trop, à cause de ça je rate mes études, et je me sens coupable là aussi parce que Maman voulait que je me donne du mal.

Je regarde ce qui se passe dans le monde et je vois que notre espèce entière s'avance vers la destruction. Comme si c'était programmé, un autre schéma

*programmé. Et je suis las d'être humain, d'être cette créature minuscule qui ne peut rien faire pour aider le monde. Tout semble impossible.*

*Je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça. Je voulais simplement en parler à quelqu'un. Et vous avez toujours été gentille avec moi. Je suis dans le noir et j'ai besoin de lumière. Désolé. Ça paraît mélodramatique. J'ai vraiment besoin d'être un bon modèle pour ma sœur.*

*S'il vous plaît, ne vous sentez pas obligée de me répondre. Mais tout ce que vous pourrez dire sera très apprécié. Désolé pour ce long courriel.*

*Merci.*

*Maurice Augustine*

*Cher Maurice,*

*Merci beaucoup.*

*Je n'ai pas l'habitude de répondre aux courriels, même si je n'en reçois pas tant que ça. Je ne suis pas très présente sur Internet. Je ne suis pas sur les réseaux sociaux ; tout ce que j'ai, c'est WhatsApp, et même ça, je m'en sers rarement. Pourtant, j'ai senti que je vous devais une réponse, et une réponse digne de ce nom.*

*Je suis désolée pour tout ce que vous avez vécu. Je me rappelle votre mère, rencontrée lors de réunions parents-professeurs. Elle m'avait plu. J'ai le souvenir d'une femme sérieuse, mais avec un petit sourire au coin des lèvres quand elle parlait de vous. Vous lui remontiez le moral, rien qu'en étant vous-même. Et c'était un bel exploit, surtout de la part d'un adolescent. J'ai commencé à vous répondre, et ce que je vous écrivais a vite dépassé les proportions d'un petit courriel.*



*Pour être franche avec vous, cela fait un certain temps que j'ai envie de mettre tout ça noir sur blanc, et votre message m'en a donné l'occasion.*

*Ce que je vais vous raconter est une histoire que j'ai moi-même du mal à admettre. Ne vous sentez pas obligé de me prendre au mot. Mais sachez que rien n'est inventé. Je n'ai jamais cru à la magie, et je n'y crois toujours pas. Parfois, pourtant, une partie de la vie que nous ne comprenons pas encore ressemble à de la magie.*

*Je ne peux pas vous promettre que mon histoire vous aidera à croire en l'impossible. Mais c'est l'histoire, aussi vraie qu'une autre, d'une personne qui ne trouvait plus de sens à son existence, et qui a découvert le plus grand objectif qu'elle ait connu, et il me semble de mon devoir de la partager. Je ne suis absolument pas un modèle, comme cela apparaîtra sans doute de façon claire. Je me suis très souvent sentie coupable dans ma vie. En un sens, c'est de ça qu'il est question. J'espère que ce récit vous sera utile, au moins en partie.*

*Vous le trouverez en pièce jointe.*

*Tous mes vœux.*

*Grace Winters*

## À faire pleurer dans les chaumières

**I**L ÉTAIT UNE FOIS UNE VIEILLE FEMME qui menait la vie la plus ennuyeuse au monde.

Cette femme quittait très rarement son pavillon, sauf pour consulter le docteur, faire du bénévolat à la boutique de charité, ou se rendre au cimetière. Elle ne jardinait plus. Le potager était à l'abandon, et les parterres de fleurs étaient envahis de mauvaises herbes. Elle se faisait livrer ses courses de la semaine. Elle habitait Lincoln, dans les Midlands. Le même bourg de brique orange où elle avait mené toute sa vie adulte, à part un passage par l'université de Hull, il y avait des siècles.

Vous connaissez l'endroit.

La ville n'était pas si mal, mais ses rues étaient devenues moins accueillantes qu'autrefois. Il lui était pénible de voir la moitié de ses plus chers souvenirs se couvrir d'affiches déchirées et de panneaux de contreplaqué.

Dans la journée, elle regardait la télévision, lisait parfois un livre et faisait des mots croisés pour maintenir son cerveau

actif. Elle observait les oiseaux dans le jardin, elle contemplait la petite serre vide, tandis que résonnait le tic-tac de l'horloge sur la cheminée. Elle avait jadis eu la passion du jardinage, mais plus maintenant. Elle n'avait que soixante-douze ans, mais depuis que son mari était mort, quatre ans auparavant, suivi de peu par son loulou de Poméranie, Bernard, elle se sentait complètement seule. En fait, elle se sentait seule depuis plus de trente ans. Depuis le 2 avril 1992, pour être précis. Le jour où sa vie avait perdu son but et son sens, qu'elle n'avait jamais retrouvés. Pourtant, cette solitude s'était changée en une réalité bien concrète au cours des dernières années, et elle avait l'impression d'avoir au moins cent trente-deux ans. Elle ne connaissait pratiquement personne. Ses amis étaient morts, avaient déménagé ou pris leur retraite. Elle n'avait que deux contacts sur WhatsApp – Angela, de la Fondation pour la recherche sur le cancer, et Sophie, sa belle-sœur, qui était partie pour Perth, en Australie, trente-trois ans plus tôt.

Mais de tous les moments tristes du passé, c'était encore cette date, un mois d'avril il y avait bien longtemps, qui résonnait le plus profondément dans son cœur. La mort de son fils, Daniel, avait été le choc le plus dur et le plus dévastateur, et une tragédie de cette ampleur entraîne toujours d'autres chagrins et d'autres échecs, comme le tronc d'un arbre mène à ses branches. Mais la vie avait continué. Avec son mari, Karl, ils avaient fini par s'installer dans un pavillon en tâchant de s'accommoder de leur situation, mais ça n'avait pas vraiment marché, donc ils avaient vécu dans le silence, à regarder la télévision et à écouter la radio. Son mari avait toujours été très différent d'elle ; il aimait le hard-rock et la bière, mais c'était fondamentalement un père tranquille. L'ennui, avec

les tragédies, c'est qu'elles laissent leur empreinte sur tout ce qui vient après. Ils s'étaient parfois réconfortés en partageant leurs souvenirs, mais quand Karl était mort, la vie était devenue plus difficile car les souvenirs n'avaient plus nulle part où aller. Ils stagnaient, moisissaient dans sa tête. C'est pourquoi, chaque fois qu'elle se voyait dans la glace, elle ne voyait qu'une demi-vie. Un arbre en train de tomber lentement dans une forêt invisible.

Et elle avait aussi des soucis sur le plan financier.

Ses économies s'étaient volatilisées. Depuis qu'un escroc doté d'un rassurant accent écossais s'était fait passer pour un conseiller de la banque NatWest et – avec l'aide qu'elle lui avait sottement apportée – avait dérobé les 23 390 livres et 27 pence que Karl et elle avaient mis de côté. C'était une longue histoire, pleine d'individus rusés et d'une vieille folle ridicule (coucou, c'est moi !), mais comme vous avez beaucoup de chance, ce n'est pas cette histoire qui va vous être racontée ici.

Quoi qu'il en soit, cette dame passait donc ses journées chez elle, avec ses douleurs dans les jambes, à essayer de ne pas répondre aux courriels d'inconnus, et elle laissait sa vie chiffonnée dériver comme un vieux paquet de chips vide entraîné par la rivière. Son unique étincelle d'intérêt était la vue d'un pinson ou d'un étourneau sur la mangeoire de son petit jardin, alors qu'elle inhalait des vieux souvenirs et des rêves fanés.

## Excuses

**D**ÉSOLÉE. Tout ça était un peu mélancolique et grandiloquent. Parler de moi à la troisième personne. Je ne fais que *planter le décor*. Ce sera drôle, malgré cette introduction. Et comme tant de choses drôles dans la vie, ça va commencer par l'opération invasive de l'ablation d'une veine par radiofréquence.

## De l'incapacité d'éprouver du plaisir

**J'**AVAIS LA TÊTE EN BAS quand j'ai décidé d'aller à Ibiza. Le lit d'hôpital sur lequel j'étais allongée penchait tellement vers l'arrière que j'étais sur le point de glisser. Il y avait un miroir sur le mur. En voyant mes cheveux gris hirsutes et mon visage fatigué, je me suis à peine reconnue. Je ressemblais à un être décoloré. J'évitais les miroirs, quand c'était possible.

Ils essayaient d'inverser le flux sanguin dans mes jambes, voyez-vous. J'étais parcourue de veines bleues davantage qu'un morceau de gorgonzola et il fallait qu'on m'opère. Pas à cause de leur aspect, mais parce que mes mollets me démangeaient et étaient couverts d'ulcères. Ma tante était morte d'un caillot de sang qui s'était libéré pour atteindre le statut prestigieux d'embolie pulmonaire fatale, et je voulais donc qu'on me retire mes veines variqueuses avant qu'un de mes caillots personnels ne se sente animé des mêmes ambitions. Je suis désolée si je vous apporte trop d'informations. Je tiens simplement à être aussi franche que possible avec vous, alors, je commence comme j'ai l'intention de poursuivre.

Avec sincérité.

Donc, tandis que j'écoutais la radio, la chirurgienne m'a fait plusieurs injections dans la jambe gauche pour mon anesthésie locale, qualifiant la dernière de « piqûre d'abeille », avec affection et précision. Puis nous en sommes arrivées au grand moment où, m'a-t-elle expliqué, une perfusion serait insérée dans mon mollet pour faire éclater de l'intérieur ma veine grande saphène à une température de cent vingt degrés – de quoi faire sauter des oignons.

— Vous devriez être en mesure de sentir quelque chose...

En effet. Ce n'était pas désagréable, mais il y a bien eu une sensation. La vérité, c'est que je n'éprouvais plus grand-chose depuis des années. À part une vague tristesse persistante. Anhédonie. Vous connaissez ce mot ? L'incapacité d'éprouver du plaisir. Zéro sensation. Voilà, c'était moi depuis un moment. J'ai connu la dépression, et ce n'était pas ça. Ça n'avait pas l'intensité de la dépression. Ce n'était qu'un manque. Je ne faisais qu'exister. La nourriture n'avait pour fonction que de me remplir. La musique n'était plus rien qu'un bruit organisé. Vous savez, j'étais là, simplement.

« Vous devriez être en mesure de sentir quelque chose. »

Ça, c'est la forme la plus basique, la plus essentielle de l'existence, non ? Sentir. Vivre sans rien sentir, c'était quoi ? Qu'est-ce que c'était donc ? C'était comme rester immobile. Comme une table dans un restaurant fermé, un meuble qui attend à jamais d'être utilisé.

— Pensez à quelque chose d'agréable...

Et pour une fois, je n'ai pas eu trop de mal à penser à quelque chose. Je me suis concentrée sur une lettre que je venais de recevoir d'un notaire moins de deux heures auparavant.

## Ananas

**C'**ÉTAIT UNE LETTRE INHABITUELLE.

Elle m'informait que j'avais hérité une propriété en Espagne, à Ibiza, qui avait appartenu à une certaine Christina van der Berg. À sa mort, ladite Christina van der Berg m'avait légué ses biens matériels. Ou du moins une partie. *Encore un canular*, me suis-je dit. Voyez-vous, une fois qu'on a été escroqué, on a du mal à ne pas voir le monde comme un repaire de voleurs. Mais quand bien même je n'aurais pas été dévalisée, il était ridicule d'imaginer qu'une personne que je ne connaissais pas me choisirait comme héritière d'une maison en Méditerranée.

Il m'a fallu un moment pour comprendre que ce n'était pas exactement ce qui s'était passé. Ou, pour le formuler autrement, il m'a fallu un moment pour me rendre compte que Christina van der Berg n'était pas une inconnue. Pas exactement. Le problème, c'est que ce nom ne me rappelait absolument rien. Le côté néerlandais ajoutait une sorte de majesté qui semblait inventée et exotique ; c'est ce qui



m'avait désarçonnée. Par chance, cependant, la lettre du cabinet Nelson et Kemp contenait quelques informations complémentaires, dont le nom de jeune fille de Christina, mentionné en passant : Papadakis.

Ce nom-là me disait quelque chose.

Christina Papadakis avait été brièvement professeure de musique. Nous avions enseigné dans le même établissement juste avant que je ne renoue avec Karl (nous nous étions connus à l'université, mais il était trop pressé, donc j'avais préféré faire une pause).

Je dois avouer que je ne la connaissais pas très bien. Je me souviens d'une jeune femme très belle et très timide, dotée d'une aura de sophistication, qualité plus rare en 1979 qu'elle ne l'est aujourd'hui. Elle portait ses longs cheveux noirs avec une frange et de lourds colliers de perles. Elle me faisait penser à la chanteuse Nana Mouskouri, mais sans les lunettes. Son père avait émigré de Grèce tout jeune, juste après la guerre. Apparemment, elle n'était jamais allée en Grèce, mais à mes yeux de petite provinciale insulaire, elle incarnait le raffinement méditerranéen. Elle regrettait les plats dont elle avait été nourrie dans son enfance au sein de la communauté grecque de Londres – c'est dans sa bouche que j'ai entendu le mot « halloumi » pour la première fois de ma vie. Elle mangeait toujours beaucoup de fruits. Par exemple, lors de la pause déjeuner, elle tirait de son sac des rondelles d'ananas joliment découpées, et non de vulgaires morceaux, et cela m'impressionnait toujours. Un jour, je suis passée devant sa salle alors qu'elle chantait *Rainy Days and Mondays*, et toute sa classe était bouche bée. Sa voix était comparable à celle de Karen Carpenter

(autre chanteuse datant du Jurassique). Le genre de voix qui semble figer l'air et le temps.

En tout cas, un soir avant les vacances de Noël, j'étais restée tard au collège, pour ajouter des guirlandes à un panneau sur la trigonométrie et, alors que je cherchais de quoi recharger mon agrafeuse, je l'ai vue à son bureau. Elle se rognait les ongles.

— Ah, ne faites pas ça, me suis-je autorisée à dire comme si c'était une élève et non une collègue. Vous allez les casser.

J'aimais beaucoup ses ongles. Elle les peignait avec un vernis d'une couleur chaude, nuance terre cuite. Toutefois, quand j'ai vu son regard d'incompréhension, je m'en suis aussitôt voulu pour ma remarque. Je manquais de tact en société. Depuis toujours.

— Oh, je suis désolée.

— Il n'y a pas de quoi, je vous en prie, a-t-elle répondu en levant soudain les yeux vers moi et en m'offrant le plus crispé des sourires.

— Tout va bien ?

C'est alors qu'elle m'a ouvert son cœur. Elle était en congé depuis une semaine, ce dont je m'étais à peine aperçue. Elle traversait une crise. Elle détestait Noël. Son fiancé désormais disparu lui avait fait sa demande en mariage un an auparavant, le 24 décembre. Comme elle venait d'arriver dans la région, elle ne connaissait personne. C'est alors que je lui ai dit qu'elle pouvait passer Noël avec moi.

Et c'est ce qui s'est passé. Elle est venue chez moi et nous avons regardé ensemble le discours de la reine, *Goldfinger*, et Blondie interprétant *Sunday Girl*. Christina a alors déclaré qu'elle voulait chanter devant des foules. Nous avons bu plusieurs bouteilles de mousseux, qui n'a jamais été ce qui se

fait de mieux pour vous stabiliser l'humeur, et je lui ai présenté mes excuses pour le manque d'ananas. Nous avons parlé jusqu'à tard dans la nuit.

Elle se sentait tout à fait incapable d'affronter la vie. C'est un sentiment que je connais mieux aujourd'hui qu'en ce temps-là. L'enseignement lui pesait, elle se demandait si elle s'était trompée de carrière. Je lui ai répondu qu'à Hollybrook, tout le monde se posait la même question. À un moment, elle a mentionné Ibiza. Nous étions à la veille d'une nouvelle décennie, en plein boum des forfaits séjours en Espagne, et elle avait entendu parler d'un nouvel hôtel qui recherchait des chanteurs et des musiciens.

J'étais intriguée. Je la trouvais mystérieuse, et je lui avais sans doute posé trop de questions. C'est une caractéristique des profs de maths – toujours découvrir la valeur de la variable inconnue.

— J'ai l'impression de ne pas vivre alors qu'il y a en moi une vie qui demande à être vécue. (Ce n'est sans doute pas exactement ce qu'elle a dit. Mais c'est l'idée.) Je sais que ça n'a aucun sens. Je suis grecque, pas espagnole. Il y a bien assez d'îles grecques. Je devrais aller sur l'une d'elles. Puisque je parle la langue. Plus ou moins. Alors que je ne connais pas un mot d'espagnol et que je crois vraiment qu'il vaut mieux parler la langue du pays où on vit.

— Vous pouvez apprendre l'espagnol. Vous devriez si vous voulez. Vous devriez.

— Ça n'a aucun sens.

Puis j'ai dit quelque chose qui ne me ressemble pas du tout :

— Tout n'est pas obligé d'avoir du sens.